

M. Louis-Courvoisier

Micheline Louis-Courvoisier
Institut d'éthique biomédicale
Programme des sciences humaines
en médecine
CMU, 1211 Genève 4
Micheline.Louis-Courvoisier@unige.ch

Livre commenté:

Guy de Maupassant, *Mont-Oriol*, Paris, Gallimard, 2002, édition de Marie-Claire Bancquart. Première parution en 1887.

Rev Med Suisse 2011; 7: 2416-7

Ils sont trois médecins à rivaliser de ruses pour s'attirer les faveurs des curistes de Mont-Oriol. Nous sommes dans les années 1880, au temps où les établissements thermaux étaient bâtis dans toute l'Europe sous l'impulsion de multiples acteurs du marché de la santé. Neuras-théniques, hypocondriaques, paralytiques et incurables aisés s'y retrouvaient pour chercher leur salut dans les eaux plus ou moins chaudes, plus ou moins sulfureuses, plus ou moins pétillantes, mais aussi pour occuper leur oisiveté ruminatoire grâce aux distractions multiples qu'offrait un séjour aux spas.

Pour avoir séjourné dans ces établissements à plusieurs reprises, Guy de Maupassant en tire un roman au vitriol. Avidité, rivalité, profit, mariage arrangé, cures simulées, passions clandestines sont les rouages qui permirent aux établissements de Mont-Oriol un développement spectaculaire. L'alliance improbable entre malades, médecins et propriétaires terriens en garantit le succès.

C'est autour de Christiane Andermatt, mariée depuis deux ans et en cure pour soigner sa stérilité, que se noue la trame du récit. Elle est accompagnée de son père, un marquis désargenté habitué de l'endroit, de son frère Gontran, joyeux et désinvolte, de Paul Brétigny, don Juan veule et passionné, ami de Gontran, et de William, son mari, banquier dont l'avidité est comblée par ses talents de «faiseur d'affaires».

Au début du roman, l'établissement est encore modeste: situé à Enval, village auvergnat, il abrite trois hôtels, une source découverte par le Dr Bonnefille, trois médecins et quelques malades. Christiane et son entourage s'y installent et profitent des acti-

Les dessous de la cure thermale

vités prévues pour les pensionnaires: bains, concerts, pièces de théâtre, promenades, le tout entrecoupé de consultations et de traitements divers. C'est alors que le père Oriol et son fils, riches paysans des environs, décident de dynamiter une gigantesque pierre qui gêne le travail de leur vigne. Les curistes viennent assister à ce spectacle imprévu, et sont témoins de la découverte d'une nouvelle source bouillonnante de promesses de profits.

Andermatt, le premier à comprendre les bénéfices qu'il pourrait tirer de cette découverte fortuite, dessine mentalement de grands projets tout en contemplant l'eau qui coule. Il apprend par Aubry-Pasteur, ingénieur et habitué d'Enval, que l'endroit regorge d'eau si on sait la chercher. Il n'en faut pas plus au mari de Christiane pour faire une proposition d'achat au père Oriol. Ce dernier est aussi malin que l'homme d'affaires et n'entend pas abandonner ce terrain sans en tirer un maximum de bénéfices. A cet effet, il propose au père Clovis, un vagabond ancien braconnier, paralysé de rhumatismes, de prendre un bain d'une heure par jour pour récupérer sa mobilité. Pour avoir découvert que le mendiant souffrait d'une paralysie de complaisance (après l'avoir vu courir le gros gibier à l'abri des regards), il lui suffit simplement de négocier avec Clovis le temps de la guérison et de prouver ainsi au monde entier que sa source a des propriétés curatives. La guérison d'un malade devant témoins vaut bien plus que des analyses chimiques de l'eau.


La santé de Clovis fait comme prévu des progrès et permet ainsi au paysan d'opérer une plus-value importante sur la vente de son terrain. Andermatt poursuit son projet de développement de la station balnéaire du Mont-Oriol en impliquant des médecins parisiens dans son affaire. En effet, s'associer à des médecins célèbres est une manière de significativement grossir la clientèle des bains.

La saison suivante, le projet est devenu réalité et le Mont-Oriol accueille de nombreux malades et plusieurs nouveaux médecins dont les avis divergent et entre lesquels la rivalité fait rage. Ces tensions continuelles font la fragilité de la société montée par Andermatt. Pour consolider son affaire, il parvient à convaincre Gontran, son beau-frère,

d'épouser une des deux filles du père Oriol. Coureur de jupons invétéré, Gontran n'a aucune envie de se marier. Mais il est débiteur depuis longtemps d'Andermatt, ne peut espérer aucun héritage à la mort de son père et n'envisage pas de gagner sa vie. Les arguments de l'homme d'affaires sont suffisamment puissants pour gagner l'adhésion de son beau-frère. En une année, Andermatt a su faire d'une simple source d'eau chaude, un établissement thermal prospère et lucratif.

Les médecins sont au cœur de son dispositif, non seulement pour soigner les curistes mais aussi et surtout pour attirer une clientèle toujours plus grande. Et il faut dire que si Maupassant a de manière générale une vision plutôt sombre de la nature humaine, il a une idée carrément noire de la figure médicale. Souffrant depuis longtemps de syphilis, au fait de tous les traitements possibles et surtout de leurs effets secondaires, il semble se venger à travers son texte de la vénalité des médecins et de l'impuissance de la médecine. Le docteur Bonnefille ressemble à un fossile d'avant la Révolution qui vante son eau, tandis que le docteur Latonne a «tout d'un acteur en villégiature» (p. 42). Les deux se haïssent et les malades doivent user de grande diplomatie et dissimulation pour obtenir l'avis de chacun. Le docteur Honorat est au contraire ami avec tout le monde et cultive son réseau en divulguant habilement certains secrets. Les querelles et les vexations de ces trois docteurs traversent la première partie du roman, et annoncent les tensions plus importantes de la seconde. En effet, Andermatt convaincu que «les médecins les plus célèbres sont des hommes comme nous, ont des faiblesses comme nous», se demande «quel est l'homme qu'on ne peut gagner en s'y prenant bien?». Il propose alors un logement dans la station thermale à quelques célébrités médicales.


Trois professeurs cèdent à ses propositions et acceptent de parrainer l'établissement; le calcul du banquier était juste car chacun amène deux à trois cents malades. Leur présence par intermittence sur les lieux change l'équilibre déjà précaire qui liait Bonnefille, Honorat et Latonne. Les deux premiers ne sont soutenus par aucun des trois professeurs et ne gardent que quelques



clients, tandis que Latonne, grâce à l'appui du professeur Mas-Roussel commence à élargir sa clientèle. Il serait devenu l'Esculape incontesté de Mont-Oriol, sans l'arrivée du docteur Black, nouveau venu introduit par le professeur Rémusot. Black, admiré pour sa dévotion, devient incontournable après avoir soigné une princesse catholique particulièrement fervente. Sa dévotion ne l'empêche cependant pas de séduire les malades à sa manière: «Dans la rue, dès qu'il apercevait une personne de sa connaissance, il allait droit à elle de son pas court et rapide, et il se mettait aussitôt à marmotter des recommandations nouvelles et minutieuses, à la façon d'un prêtre qui confesse. Les vieilles femmes surtout l'adoraient» (p. 237). Il déclenche la jalousie de Latonne et l'ironie d'Honorat qui le surnomme «le médecin du Saint bain de Siège». Black est rapidement concurrencé par le docteur Mazzelli, de Milan, médecin personnel d'une duchesse espagnole récemment arrivée en villégiature. «Grand, mince, très joli garçon» (p. 238) bon connaisseur de l'âme humaine, appâtant les malades et leur famille par sa gaieté, sa légèreté, son allant et sa gentillesse. Son goût de la séduction et la précarité de son emploi le poussent à demander en mariage l'une des filles d'Oriol, qui le refuse. Il se décide alors à enlever, après l'avoir séduite, la fille du professeur Cloche,

l'un des Parisiens dont la renommée attirait beaucoup de malades. Cet épisode provoque le départ de la duchesse et du professeur, au grand dam d'Andermatt. Mais au milieu de ces nouvelles catastrophiques pour lui, il apprend que non seulement son beau-frère Gontran est fiancé à Louise Oriol, mais que Paul Brétigny va épouser Charlotte, la sœur de Louise. Il va devenir, de près ou de loin, le propriétaire de l'entier du terrain si fertile et maître tout puissant (Paul et Gontran étant complètement insignifiants) de la station.

Pendant que le banquier se passionne et se démène pour s'enrichir grâce aux eaux d'Oriol, sa femme vit une passion dévorante, d'abord réciproque puis unilatérale, avec Paul Brétigny. Maupassant construit d'ailleurs son roman autour de cet embrasement amoureux. La première partie traite des prolégomènes de la liaison et du bonheur des amants, tandis que la seconde décrit l'effiloquement des sentiments de Brétigny, son inconsistance et sa lâcheté, la naïveté, la dépendance et la détresse de Christiane. Le livre se termine sur l'accouchement de cette dernière, dont l'enfant est de Paul, mais dont Andermatt se réjouit d'être le père. Les dernières lignes sont pour Christiane qui est autre, profondément bouleversée par la maternité et par l'épreuve d'une détresse dont elle ne pensait pas pouvoir émerger.



Néanmoins, la cure a réussi, puisque sa «stérilité» a été guérie, même si les eaux ne sont pas la cause de la guérison...

Le lecteur l'aura compris: amour, argent et médecine constituent les fils de la trame de ce roman. Avec son pessimisme habituel et son regard caustique, l'auteur dessine les contours aux traits multiples de l'âme humaine, dont la noirceur n'épargne ni le banquier juif, ni le paysan malin, ni la noblesse décadente, ni les malades versatiles, ni la rouerie du faux paralytique, ni les médecins. A leur propos, il dénonce leur rivalité féroce, leur opportunisme, leur appât du gain, leur inconsistance intellectuelle, reprenant ainsi les principales caractéristiques négatives de la figure du médecin telles qu'elles sont relevées par les écrits éthiques de la fin du XIX^e siècle. Maupassant en exagère le trait mais il n'invente rien. Au-delà de cette caricature, il renseigne son lecteur sur d'innombrables détails relatifs à la consultation et à la pratique médicale de son temps. La description des douches, de la sonde gastrique ou encore de la gymnastique automotrice, liée à l'évocation des théories médicales qui sous-tendent ces traitements, nous montrent à quel point des reliquats de la médecine humorale s'accrochent à une pensée médicale innovatrice.

